

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 27

Artikel: Le Diable des Alpes : nouvelle suisse : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bancs du Jardin anglais, où l'on n'entrait qu'avec des cartes. Tout à coup le vent change, les nuages s'amoncellent et prennent un aspect de plus en plus menaçant, puis de larges gouttes de pluie répandent une véritable panique dans le monde féminin, qui court, affolé, en donnant le signal du *sauve qui peut*. Rien de plus grotesque qu'un pareil spectacle ! Que de robes et de chapeaux fripés, perdus ! que de bottines hors de service. Chapeliers, cordonniers, modistes, couturières, réjouissez-vous ; cette pluie diluvienne va vous donner de l'ouvrage pour plusieurs jours.

En quelques minutes toutes les voitures furent accaparées, sans compter que cafetiers et restaurateurs riaient sous cape en voyant que la mystification du public tournait à leur profit. Sur le bateau, en plein lac, nos jeunes Confédérés qui n'avaient pas trouvé place dans les salons pouvaient se donner une idée de ce que devait être la vie pour la famille de Noé durant le déluge. Il leur manquait cependant une distraction, celle de contempler toutes les paires d'animaux qui peuplaient l'arche patriarchale.

D'éblouissants éclairs, suivis d'éclats assourdissants, donnaient à ce tableau la sombre couleur du drame ; on craignait fort que quelques petites embarcations n'eussent pu gagner la rive. Grâce à Dieu, nous n'avons pas entendu dire qu'il fut arrivé aucun accident sur le lac.

Dans les rues, aux fenêtres, oriflammes et drapeaux, piteusement mouillés, faisaient la plus triste figure et semblaient protester contre de si fréquentes exhibitions qui les exposent à un élément pour lequel ils ne sont pas faits. Peut-être avaient-ils raison de se plaindre *mentalement* de cet abus. Si les fêtes continuent à se multiplier comme elles le font depuis un certain nombre d'années, il faudra nécessairement promulguer une loi qui oblige tout citoyen en état de porter les armes à posséder au moins un drapeau. Les pères de famille devront en fournir un nombre proportionné à la quantité de défenseurs qu'ils fourniront à l'Etat.

Comme les feuilles dans la romance : *La pluie tombait toujours*.

De temps en temps ceux qui avaient trouvé un abri dans un établissement public allaient voir s'ils n'apercevaient point une colombe portant la branche d'olivier traditionnelle.

Pas de colombe !

Quand il se fit tard, il fallut bien que chacun regagnât sa demeure ; les parapluies étaient à la hausse, on voyait même quelques messieurs abriter leur couvre-chef sous l'ombrelle de leur femme. En temps de déluge on n'y regarde pas de si près.

Nous passerons sous silence les exercices qui eurent lieu lundi, ainsi que le banquet, auquel nous n'assistions pas ; mais nous dirons quelques mots de la fête de nuit, qui n'avait pu avoir lieu la veille.

Fidèles à leur poste, les nuages ne voulaient pas nous faire grâce ; toutefois ce fut une pluie modérée qu'ils nous envoyèrent, pluie qui fit fuir les plus peureux, mais n'empêcha point la foule de circuler sur les quais, les ponts et les promenades. De brillantes

fanfares au Jardin anglais et à l'île Rousseau exécutaient nos airs patriotiques les plus émouvants. Tout cœur suisse y ajoutait les paroles ; plusieurs morceaux d'ensemble furent aussi chantés avec enthousiasme ; puis, après les feux d'artifice et de Bengale, les gymnastes se réunirent en cortège et parcoururent la ville flambeaux en mains.

Comme il ne pleuvait plus, cette promenade, animée par l'intarissable gaîté de la vingtième année, fut charmante, et, sauf quelques robes brûlées ou tachées par la résine, on n'eut aucun accident à déplorer.

Dans ma prochaine lettre, je vous donnerai quelques détails sur le couronnement des gymnastes et le bal.

Y.

Le Diable des Alpes.

II.

L'absence guérit les inclinations ordinaires, mais elle semble donner une nouvelle énergie à celles qui se sont formées dans un cœur passionné. Les années, en s'accumulant, apaisent la tempête sans en effacer les ravages. Souvent on paie au prix de la santé, sinon de la vie, le fatal privilège de savoir aimer. Le bonheur se flétrit, l'espérance se perd ; heureux encore lorsqu'on ne s'est pas livré à l'excès du désespoir ou à cette contrainte silencieuse que les indifférents taxent de bizarrie et de vaillance.

Le pauvre Ludwig était trop jeune et trop exalté pour éviter cet écueil. Ses parents le trouvèrent bien changé ; la crainte de les affliger par l'aveu de sa peine le rendit réservé et peu communicatif. Souvent il disparaissait sous le prétexte de chercher des simples dans les bois et restait absent des journées entières ; ou bien il se livrait aux études les plus arides du cabinet et se faisait un jeu d'essayer les préparations chimiques les plus dangereuses ; il se laissait même aller à la tentation coupable d'appeler à son secours le pouvoir des esprits infernaux.

Versé dans la lecture des livres cabalistiques, il n'ignorait pas qu'un des moyens de parvenir à l'exécution du grand œuvre, était d'entrer en communication avec le roi des ténèbres ; mais il n'ignorait pas non plus le danger d'une pareille relation. De terribles récits gardaient la mémoire de tous ces prétendus sages, qui avaient perdu le salut de leur âme pour obtenir le secret de faire de l'or. Quoique Ludwig aspirât à une félicité plus noble, il était trop bon chrétien pour l'acheter à ce prix ; mais sa passion, qui le portait à affronter le danger, en diminuait à ses yeux l'étendue. Il comptait sur son courage et sur sa présence d'esprit pour déjouer les pièges du démon et pour obtenir le secours de son pouvoir surnaturel, sans compromettre son âme.

Non, disait-il dans ses moments de réveries exaltées, je ne saurai succomber aux pièges du malin esprit. Je suis trop malheureux pour ressentir la crainte. Je saurai le braver, et c'est lui qui deviendra mon esclave et l'instrument de mon bonheur.

La résolution fatale fut prise ; ses livres, d'accord avec l'opinion populaire, lui apprirent que les Alpes de Savoie, de Suisse et d'Italie étaient habitées par un de ces esprits disposés à favoriser les faiblesses des mortels en retour de leur âme. Il n'osait penser aux Alpes de Suisse : il eût fallu traverser Berne ou du moins passer bien près de cette ville pour s'y rendre. Faire un pareil voyage sans oser voir Aloïse eût été un surcroît de douleur. Les montagnes de Savoie l'éloignaient au contraire de ce lieu si cher. Il se décida donc à remonter le Valais jusqu'à dans le voisinage du Saint-Gothard ; il aurait ainsi la consolation de s'avancer dans une direction à peu près parallèle à celle qui l'eût conduit à Berne et de ne pas s'en éloigner.

Ludwig n'eût pas de peine à persuader à sa famille que ce voyage avait un but scientifique et contribuerait à rétablir sa santé délabrée ; mais il dut consentir à calmer l'inquiétude de ses parents en prenant avec lui pour guide et pour compagnon de voyage le joyeux Tony, qui exerçait la profession d'herboriste, et qui, depuis sa plus tendre enfance, avait pour ainsi dire vécu

de l'atmosphère des montagnes. Il ne manquait pas d'esprit ni d'instruction sous une écorce un peu grossière. Son pied, ferme et léger comme celui du chamois, sa présence d'esprit dans les passages les plus difficiles des Alpes, sa gaieté qu'aucun contretemps ne pouvait altérer, le rendaient parfaitement propre à remplir sa double fonction. Lorsqu'ils partirent, les parents de Ludwig glissèrent quelques pièces d'argent dans la main de Tony, en lui recommandant avec instance leur enfant cheri.

— Allez, allez, je vous réponds de lui, s'écria-t-il avec un gros rire, je vous le ramènerai sain et sauf et gaillard comme moi. Vivent nos glaciers pour cela ! là-haut, on ne sait pas ce que c'est que l'ennui ; vous verrez comme il sera rose et blanc lorsque je l'aurai nourri pendant quinze jours de pain et de fromage. Hé ! Monsieur Ludwig, prenez donc votre sac et partons ! le soleil va se lever ! oubliez-vous donc que nous avons douze bonnes lieues de Berne à faire aujourd'hui, et demain tout autant ? En avant ! vive la joie !

Tony était très causeur, Ludwig très silencieux ; le premier se trouva bien pendant quelque temps de cette manière d'être, mais enfin il s'en lassa ; il se fut contenté de loin en loin de quelque brève réponse, de quelque exclamation qui lui fit voir qu'on l'écoulait et qui lui signalât la présence d'un compagnon de route.

— Mais, Monsieur, vous êtes muet comme un poisson, aujourd'hui ; causez donc, cela aide à marcher

— Très volontiers, que veux-tu que je te dise ?

— Tout ce que vous voudrez ; tenez, enseignez-moi la médecine, oh, oh, oh !

— Tu plaisantes très-joliment.

— Oh ! moi je suis toujours plaisant, surtout quand je quitte la plaine pour aller dans mes chères montagnes ; oh monsieur, plus j'y vis, plus je trouve qu'il fait bon vivre ; ah ! que je suis heureux de vivre ! mais si vous marchez si vite, vous vous fatigueriez, je ne peux pas vous suivre avec mes petites jambes.

— Parle toujours, je t'écoute.

— Parions que vous êtes un monsieur l'amoureux ; ça ne veut jamais se modérer ; eh bien, allez, allez ! je vous rattraperai bien ; j'ai encore le temps de chercher sur cette colline quelques plantes officinales pour vos malades, car il fait bon vivre, ah, ah ! Bah ! il ne m'entend plus ! diable soit du muet ! je vais chanter en attendant :

Notre curé n'est pas savant,
Mais vit le mieux du monde ;
Notre curé n'est pas méchant :
Il caresse à la ronde
Le rouge et le blanc,
La brune et la blonde
Et jamais ne gronde,
Pas même en prêchant.

L'uniformité de cette longue et étroite vallée dans laquelle ils devaient continuer leur route, n'était pas de nature à dissiper les idées mélancoliques de Ludwig, qui, malgré sa résolution inébranlable de s'exposer aux plus grands périls pour une chance de bonheur bien incertaine, n'en était pas moins préoccupé des conséquences de sa conduite et tourmenté des douleurs de l'absence. Quelquefois une lueur de raison l'engageait à retourner sur ses pas, mais aussitôt l'idée d'Aloïse perdue à jamais pour lui, réveillait son courage ou plutôt égarait de plus en plus son imagination déjà trop exaltée. De tels sentiments, de si sérieuses pensées le rendaient étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et lorsque Tony l'accablait de questions, il finissait par lui répondre sans faire attention à ce qu'il disait. Tony ne put s'empêcher d'en témoigner du mécontentement.

— Tenez, Monsieur, soit dit sans vous fâcher, je crois que l'aurais plus de profit dans la conversation de ces deux crétins qui barbottent là dans la boue que dans la société d'un muet.

— C'est possible, répondit Ludwig, et moi j'aimerais mieux être seul qu'avec un bavard.

— Ah ! il ne fait pas beau temps chez le patron, pensa Tony, reprenons notre romance de monsieur le curé.

Après plusieurs alternatives de chants, de monologues, de silences forcés et de conversations entamées en vain, les voyageurs arrivèrent à la dinée ; Tony, dont l'exercice avait réveillé l'appétit, hâta le repas et le fit servir copieux ; Ludwig le regardait manger en rêvant à toute autre chose.

— Mais, monsieur, vous ne mangez pas ! que faites-vous donc là ?

— J'ai déjà mangé au delà de ma faim.

— Mon Dieu, et cette perdrix que vous laissez tout entière !

— C'est bon.

— Ah ça, mais vous n'avez plus faim ?

— Quand je l'ai dit une fois je pense que tu peux me croire.

— Oh pardon ! ce n'est pas pour rien que je vous fais cette question ; si vous ne voulez pas cette perdrix, il faut bien que je la mange. Allez, je connais notre hôte, ce coquin-là ne vous fera payer ni plus ni moins ; il ne faut pas vivre en dupe lorsqu'on voyage, apprenez cela de moi : tenez, par exemple, j'ai toujours coutume d'emporter l'un des pains qui restent, mais j'ai soin de le garnir.

— Comment ?

— Eh oui ! rien de plus simple, j'enlève un morceau de la croute, comme cela ! je fais un trou dans la mie, comme ceci ! et puis, voyez-vous ce morceau de viande ? il n'est pas pour la servante ; je le coupe en deux, je le fourre là-dedans, je remets le couvert sur mon pain, je le pique à mon bâton, et marche ! Allons, monsieur, payez et partons. Ah qu'il fait bon vivre !

Ah que je voudrais, pensait Ludwig tristement, ah que je voudrais pouvoir aussi me louer de l'existence ! mais il n'est plus de beaux jours pour moi, et la seule espérance qui me reste se trouve sur le chemin de ma perdition.

Toutes les journées de leur voyage devaient naturellement se ressembler, il serait superflu d'en parler avec plus de détails ; je passe donc sous silence quelques discours originaux de Tony, et j'arrive vers la fin de la troisième journée de marche, où, pour la première fois, Ludwig entama la conversation.

(La suite au prochain numéro.)

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, un compte-rendu complet de la séance générale annuelle de la Société vaudoise des sciences naturelles, qui a eu lieu à Aubonne le 19 courant.

La Société artistique et littéraire de Lausanne a organisé, pour demain, une petite fête champêtre, comme celle qui a eu lieu l'année dernière à pareille époque. L'orchestre de Beau-Rivage, actuellement composé d'une vingtaine d'artistes, s'y fera entendre.

Une excellente musique, un air pur et embaumé par les parfums de Juin, un pique-nique familier sur le gazon, de la verdure, de l'ombrage, des rafraîchissements et de la gaieté, en faut-il davantage pour la réussite et le charme de cette fête ?...

Il y a, à la gare de Lausanne, un décrotteur que chacun connaît, un garçon de la plus joyeuse humeur. Tantôt on l'entend répéter le gai refrain d'une chanson de Béranger, tantôt imiter en sifflant le chant du rossignol, de la caille ou de la fauvette ; tantôt, une brosse dans chaque main, battre un roulement sur sa caisse à cirer. Il a toujours un bon mot à dire, une plaisante réclame pour attirer les clients.

L'autre jour, un pauvre diable traînant la savate vint mettre sur la sellette du décrotteur sa botte éculée, s'ouvrant au bout et laissant voir le grand orteil.

Le cireur donne quelques coups de brosse, puis s'arrête tout à coup et dit à son client, avec un sang-froid imperturbable :

— Faut-il cirer aussi l'ongle de Monsieur ?

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.